

Il n'y avait aucune raison physique à cet état de langueur douloureuse ; ma mère en soupçonna une morale, et, avec l'autorité d'une amie et d'une bienfaitrice, elle somma Gertrude de la lui confier ; ainsi pressée, la pauvre enfant laissa échapper son secret. Du vivant de son père elle avait fait la connaissance d'un jeune homme qui avait voulu la demander en mariage ; mais les parents du jeune homme, ambitieux pour leur fils, et possédant quelque fortune, avaient refusé leur consentement à cette union. Peu de temps après Gertrude était partie pour la ville de M\*\*\*. Malgré ses lettres, elle ne voyait aucun avenir heureux dans son amour, elle était convaincue que les parents de celui qu'elle aimait ne se résigneraient jamais à l'appeler leur fille : tel était le sujet de son chagrin.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plus tôt ? lui dit ma mère en l'embrassant ; je vous aurais épargné bien des peines ! » Sans me confier ce qu'elle venait d'apprendre, elle écrivit aux parents du jeune homme dont lui avait parlé Gertrude, que des raisons particulières, un devoir de reconnaissance, l'obligeaient à s'occuper de l'avenir de cette jeune fille, et que si leur fils était toujours dans le dessein de la prendre pour femme, elle la lui offrait, à la mode française, avec quatre mille piastres de dot. Après quelques moments d'hésitation de la part des parents, et pressés aussi par le jeune homme, ils se décidèrent à envoyer une réponse affirmative. Ma mère la lut d'abord à Gertrude qui, confuse, éperdue, ne pouvait croire à son bonheur, et refusait d'accepter d'aussi grands biens ; puis elle vint m'en donner connaissance. Comme je l'écoutais en pâlissant et sans prononcer une parole :

— Qu'as-tu donc ? me dit-elle ; ne m'as-tu pas répété vingt fois que nous avions contracté envers Gertrude une dette sacrée, et tant qu'elle ne serait pas acquittée il manquerait quelque chose à ton bonheur ?

— Oui, oui, ma mère, c'est vrai.

— Eh bien, voilà la pauvre enfant mariée selon son cœur. Nous ne lui devons plus rien. Sois heureux.

Je ne répondis pas. Je penchai ma tête dans mes mains et parus absorbé dans une rêverie ; mais quand ma mère m'eut quitté, je ne fus plus maître de ma douleur, et je pleurai à sanglots. Moi aussi j'avais un secret que je ne lui avais pas encore révélé. La pitié, la reconnaissante affection que m'avait inspirées Gertrude, s'étaient peu à peu changées en un sentiment plus profond ; et au moment où elle était liée à un autre je venais de m'apercevoir que je l'aimais.

Je suis arrivé au bout de ce résumé de ma vie. J'ai eu quelque plaisir à en écrire les premières pages ; mais les dernières m'ont bien coûté. Gertrude s'est mariée et je ne suis pas encore parvenu à l'oublier. Tel est le châtiment par lequel j'expie ma passion pour le jeu et les mauvaises actions qu'elle m'a fait commettre. La plupart des personnes qui s'y livrent y trouvent le déshonneur et la ruine ; j'ai été moins malheureux qu'elles ; un hasard inoui m'a rendu ma fortune au moment où elle semblait perdue pour toujours. Il m'a paru néanmoins qu'une grande moralité ressortait de mon aventure, et je la publie afin de donner un nouvel exemple des ravages moraux que cette détestable passion peut exercer sur un honnête homme, et des résultats funestes qu'elle aura toujours pour lui.

DE RIBARS.

### LA LEÇON DU MALHEUR

— La femme doit être soumise à son mari.

— Et le mari doit aimer sa femme. Moi aussi, je me souviens. Est-ce que tu m'aimes quand tu me refuses ce que je te demande ?

— Oui, petite femme, je t'aime. Je n'approuve pas ces excursions ; il arrive si souvent des accidents.

— Mais c'est un voyage si court. Que peut-il y avoir à redouter ? Moi qui sors si peu, Edmond, et toutes mes amies seront là.

— Raison de plus ; plus il y a foule, plus il y a de dangers à craindre.

— Qui te parle de foule ? C'est un pique-nique donné par les MM. Lapave. Ils ont loué "L'Oiseau Mouche" pour la journée. Le départ est à dix heures ; mais cette après-midi, le bateau reviendra en ville, pour repartir à quatre heures avec les messieurs qui n'auront pu s'absenter toute la journée. Veux-tu venir alors ? Dis donc oui, et laisse-moi aller avec Paul ; le grand air est si bon pour cet enfant.

— Nous irons à la campagne samedi, tous ensemble.

— L'un n'empêche pas l'autre. D'ailleurs, j'ai promis à Lucie Maillard que j'irais avec elle aujourd'hui : je veux y aller — j'irai.

— C'est bon, ma chère, tu iras. Je ne veux pas faire le tyran, je cède quoiqu'il m'en coûte beaucoup ; je vais être inquiet toute la journée ; je suis peiné de te voir si entêtée. Si je le pouvais, je t'accompagnerais, mais je ferai le voyage de quatre heures pour revenir avec toi. Bonjour.

M. Dancourt prit son chapeau et s'en alla.

C'était la première fois depuis leur mariage qu'il se séparait aussi froidelement de sa femme.

Demeurée seule, celle-ci ne songea d'abord qu'à se réjouir de sa victoire. Elle rangea le petit salon où venait de se passer cette scène conjugale ; ensuite elle procéda à la toilette de son enfant et à la sienne, puis elle partit avec Paul, qui était ravi de s'en aller promener en bateau et jouer à la campagne.

Madame Dancourt ne partageait déjà plus cette joie ; à peine fut-elle dans la rue qu'elle commença à regretter son obstination ; la promenade projetée n'avait plus de charme pour elle ; si elle n'avait écouté que son cœur, elle serait retournée à la maison : mais l'orgueil l'emporta.

Revenir chez elle, c'était faire voir à son mari que son déplaisir avait le pouvoir de l'inquiéter et de lui faire regretter l'attitude indépendante qu'elle avait prise vis-à-vis de lui.

Arrivée sur le quai, elle s'aperçut qu'elle était en retard — petit Paul ne marchait pas vite — les derniers passagers s'embarquaient. L'Oiseau Mouche, tout pavé, était chargé — trop chargé. La pauvre femme hésitait ; les craintes de son mari lui revenaient à la mémoire ; elle trouvait le bateau bien petit, les invités bien nombreux ; son indécision était si pénible qu'elle se sentait prête à pleurer.

Tout à coup, une heureuse idée lui vint à l'esprit, personne encore ne l'avait vue ou reconnue, elle s'éloigna du quai en toute hâte.

— Que je suis donc contente, se dit-elle, d'y avoir pensé lorsqu'il en était encore temps. Je n'irai pas à ce pique-nique, mon mari s'y opposait, il me semble que mon entêtement me porterait malheur. Je vais à T\*\*\* passer la journée avec ma vieille mère. La Bonne Etoile part dans une demi-heure, je reviendrai par le chemin de fer avant quatre heures. Mon mari n'aura pas eu le temps de partir par L'Oiseau Mouche ; mais il aura été mécontent contre moi toute la journée, c'est assez ; je n'aurai pas cédé

à sa volonté, je n'aurai couru aucun danger et je serai de meilleure humeur, je me ferai pardonner la querelle de ce matin.

Elle se promenait sur le trottoir pour donner au bateau du pique-nique le temps de s'éloigner. Lorsqu'elle le vit assez loin pour qu'il n'y eut pour elle aucun risque d'être reconnue par les passagers, elle revint sur le quai et se dirigea vers le bateau qui devait la transporter à T\*\*\*.

Une heure après elle était auprès de sa mère à qui elle ne dit mot de ce qui s'était passé le matin.

C'était un beau jour d'été et la journée eut été délicieuse pour elle sans les remords qui agitaient son cœur.

Que n'ai-je été plus aimable pour mon mari, se disait-elle ; je ne lui ai pas même dit bonjour. Lui, si bon pour moi ; nous avons toujours été si heureux, jamais la moindre querelle. Je voudrais qu'il fût l'heure de retourner en ville.

Ces pensées lui revenaient sans cesse à l'esprit, la journée lui parut longue.

Mais il n'en était pas ainsi pour Paul : il s'amusait, lui — il s'en donnait à cœur joie. Courir dans le jardin et dans la cour de la ferme, regarder les hommes qui travaillaient dans les champs dorés, cueillir les beaux coquelicots rouges et les bluets éclatants en se glissant le long des sillons ; aller visiter l'étable et le poulailler, tout cela en compagnie d'un gentil cousin un peu plus âgé que lui, quel bonheur pour un petit captif de la ville !

Aussi ce ne fut pas sans regrets qu'il suivit sa mère lorsqu'elle lui dit qu'il était temps de partir. Elle ne le trouva qu'après de longues recherches, assis avec son camarade, au bord d'un ruisseau, occupés à faire la pêche. La fraîche toilette de Paul avait subi bien des avaries : le petit costume de piqué n'était plus blanc, la chevelure bouclée était bien ébouriffée ; le chapeau gisait sur l'herbe en compagnie des bas et des souliers, tout maculés de boue, car c'était bien mieux d'avoir les pieds nus pour les plonger dans l'eau du ruisseau.

Madame Dancourt était désolée : il n'y avait plus que dix minutes pour se rendre à la gare, et si elle manquait le train de trois heures, elle ne pourrait partir que le lendemain matin.

Que dirait mon mari ? Si je ne suis pas chez moi avant quatre heures, il sera parti sur L'Oiseau-Mouche, et que pensera-t-il en ne me voyant pas au pique-nique, se disait la pauvre femme, les larmes aux yeux.

L'enfant fut remis en toute hâte en un état à peu près convenable, et sa mère fut bientôt installée avec lui dans le wagon, en route pour la ville.

C'était bien la plus misérable des voyageuses que cette pauvre madame Dancourt ; elle ne songeait qu'à son mari, à son inquiétude, à la scène du matin ; il lui tardait de le revoir et de lui demander pardon de sa sotte résistance à sa volonté.

Enfin, elle arriva à la ville, puis chez elle. Le seul aspect de la maison lui dit que son mari en est absent — toutes les fenêtres sont closes, et lorsqu'il entre il ouvre de suite celles du petit salon : il aime l'air et la lumière.

Elle frappa — la bonne lui ouvre la porte, mais en apercevant sa maîtresse, la fille poussa un cri :

— Vous, madame, c'est vous ! Ah ! Dieu soit bénî, vous n'êtes pas blessée ? Comment avez-vous échappé ? N'était-ce pas terrible ?

Elle s'arrête toute émuée.

Madame Dancourt ne répond pas. Elle entra dans la maison en regardant avec le plus grand étonnement la figure effarée de sa servante.